



▲ Le Cubain Leonardo Padura recompose l'assassinat de Trotski.

Trotski à trois voix

L'Homme qui aimait les chiens, Leonardo Padura, traduit de l'espagnol (Cuba)
par René Solis et Elena Zayas, éd. Métailié, 672 p., 24 €.

Par Alexis Brocas

Par ses coïncidences, ses jeux de miroir, ses motifs récurrents, l'Histoire semble parfois l'œuvre d'un grand romancier. Et quand un romancier comme le Cubain Leonardo Padura s'en empare pour en souligner les échos, l'idée apparaît qu'il n'est peut-être pas de hasard, mais seulement des destins. *L'Homme qui aimait les chiens* en explore trois. Celui de Trotski, celui de Ramón Mercader, son assassin, et celui d'Iván, écrivain cubain qui retrace leurs trajectoires croisées. Ces trois narrations racontent, au fond, la même histoire : celle de communistes qui ont vu s'écrouler leur foi révolutionnaire et qui, confrontés au vide, sombrent dans le cynisme ou le désespoir.

Le Catalan Mercader n'avait pourtant pas la vocation d'un croyant athée. Ce jeune homme falot mais doué pour l'action est d'abord montré comme une argile meuble. En Espagne, deux femmes s'emploient à le dégrossir : sa mère, bourgeoise en révolte, devenue *pasionaria* stalinienne. Et Africa, prototype de la jeune révolutionnaire inflexible. Pour leur complaire,

Mercader s'est engagé dans les troupes républicaines. Là, il rencontre son mentor définitif en la personne d'Eitingon, un conseiller envoyé par l'Union soviétique. Ce maître-espion sculpte à son tour Mercader pour lui donner les traits qui lui conviennent : ceux d'un assassin. Tel un directeur de conscience, Eitingon s'efforce de garder son poulain contre les premiers doutes suscités par les purges menées par les républicains communistes aux dépens de leurs alliés anarchistes et trotskistes. Des doutes qui grandiront avec les procès de Moscou. En somme, se fondant sur ce que nous savons de Mercader, Padura raconte la construction et la déconstruction d'un croisé de Staline. Et montre que le deuxième mouvement avait commencé alors que le premier n'était pas achevé.

Le même souci d'exactitude factuelle et le même don pour l'extrapolation psychologique animent le récit qui fait pendant à celui de Mercader : le parcours de sa victime. Chassé d'URSS par Staline, le fondateur de l'Armée rouge va d'un pays à l'autre, subissant partout les avanies commandées du Kremlin, avant d'échouer à Mexico. Le roman en livre un portrait pathétique : Trotski se débat, tente de démontrer la fausseté des procès de Moscou, de fonder une IV^e Internationale, d'écrire une biographie vengeresse de Staline. Las ! ses amis meurent assassinés, sa foi vacille, ses finances s'épuisent, et la Seconde Guerre mondiale qui s'annonce nourrit son dilemme : comment s'opposer à Staline sans s'opposer à l'URSS, et sans devenir de fait un allié des fascismes ? Tout tient dans la dernière image, où Trotski nourrit les lapins qu'il élève en clapiers dans la cour de sa maison, à la façon des paysans russes ordinaires.

Une simple fiction historique s'arrêterait là, mais Padura n'aspire pas seulement à romancer l'Histoire : il veut la penser. Il a recours pour cela à un narrateur cubain, ex-écrivain qui fut d'abord distingué pour sa prose de propagande, puis réprimandé. Lui aussi a été un communiste sincère. Lui aussi a perdu la foi. Un jour, sur une plage, un vieillard lui raconte le destin de Mercader et de Trotski. Bien entendu, il en fera un

Extrait

Tous deux savons que, pour nous, il n'y a pas de pardon. Mais heureusement, comme nous ne croyons plus en rien, nous pouvons boire de la vodka et même manger du caviar dans cet enfer matérialiste dialectique où il nous est échu de vivre grâce à notre action et à notre pensée.

L'Homme qui aimait les chiens,
Leonardo Padura

livre, ce livre. Mais le dispositif se justifie : en plaquant les biographies romancées de deux communistes emblématiques sur la toile de fond en lambeaux du Cuba castriste, l'auteur prodigue une perspective éclairante sur l'idéologie et les forces internes qui ont provoqué sa chute. Cet aveuglement volontaire, déguisé en foi, qui pousse Mercader, informé des indignités soviétiques, à aller jusqu'au bout de sa mission. À travers le renversement des valeurs, Padura montre que Staline n'est évidemment pas le seul coupable

de la déchéance du « grand rêve » communiste. La responsabilité est collective et concerne tous ceux qui ont persisté à défendre ce rêve en mentant, en se mentant, voire en mimant la foi : quand Mercader tue Trotski, ni l'un ni l'autre ne croient plus en la Révolution. □